

Mgr Mignot et la question de la vérité  
ou  
Saint Pierre et le catéchisme du Concile de Trente

La question du rapport entre la vérité révélée et sa compréhension historique est l'une des questions qui s'est posée avec une particulière acuité au moment de la crise moderniste. C'est une question qui a préoccupé Mgr Mignot dès son séminaire à Saint-Sulpice.

Le sous-titre de cette communication fait justement référence à une anecdote que Mgr Mignot évoque à deux reprises, une première fois, alors qu'il est encore jeune prêtre, dans une dissertation sur le développement de la doctrine chrétienne datant de 1868 et la seconde fois au soir de sa vie, en 1914, dans ses mémoires<sup>1</sup>. Anecdote qui soulève précisément la question qui nous occupe : Est-ce que saint Pierre aurait appris quelque chose à la lecture du catéchisme du Concile de Trente ? Dans les deux récits, le cadre de cette interrogation, qui est tout sauf naïve, est le séminaire de Saint Sulpice. Mais du premier au second, Mgr Mignot opère une transposition qui n'est pas sans signification dans la mesure où, on le sait, la mémoire procède d'une reconstruction plus ou moins consciente dans laquelle la part du souvenir et celle du travail de l'oubli se combinent subtilement et qu'elle fait connaître le retentissement de l'événement plus que l'événement lui-même. Or d'un simple débat entre condisciples lors d'une récréation, sans conclusion certaine, on passe au cours de M. Hogan<sup>2</sup> à qui la question est posée. La réponse du professeur est balancée : « De prime abord saint Pierre aurait été surpris, mais en y réfléchissant, il aurait dit : 'oui, c'est bien la doctrine du Maître' ». L'important est bien sûr la surprise de Saint Pierre et la nécessité où il se trouve de réfléchir. Affirmer cela, c'est admettre qu'il y a entre la doctrine du Maître, expression immédiate de la vérité et le catéchisme du Concile de Trente, expression médiate de cette même vérité une distance réelle. M. Hogan n'engageait pas ses élèves à faire partie de ceux qui croyaient un peu naïvement que « le catholicisme des théologiens a été la religion de Jésus et des apôtres<sup>3</sup> » et Mgr Mignot conclut : « Pour moi j'étais porté à croire, en m'appuyant sur la promesse de Notre Seigneur d'envoyer le Saint- Esprit pour éclairer l'Église suivant le

---

<sup>1</sup> *Dissertation sur le développement de la doctrine chrétienne*, 1868, Archives diocésaines d'Albi (désormais ADA), 1 D 5-04, f° 24 et *Souvenirs, 1<sup>er</sup> Registre*, 1914, ADA, 5-21, f° 61-63.

<sup>2</sup> John HOGAN (1829-1901), sulpicien d'origine irlandaise exerça durant son long passage comme professeur à Saint-Sulpice (1852-1884), une grande influence sur plusieurs générations de séminaristes, à commencer par Mgr Mignot qui l'a considéré comme « le maître toujours vénéré et toujours consulté qu'il retournait voir à Paris dès qu'une difficulté le travaillait. » Mgr Mignot donnera une préface à la traduction française par le chanoine Boudinhon du livre de M. Hogan : *Les études du clergé*, Paris, Lethielleux, 1901, 575 p.

besoin de chaque siècle, que saint Pierre ne connaissait pas toutes les conséquences de la doctrine révélée<sup>4</sup>. »

Mais dès lors que le catholicisme enseigné et vécu n'est pas immédiatement et totalement superposable à la religion de Jésus, qu'en est-il du statut de la vérité ? Ne faut-il pas admettre qu'elle est finalement fille de son temps et que loin d'être *semper eadem*, elle est en réalité *semper nova* ? Cette question a accompagné Mgr Mignot tout au long de sa vie et son amitié intellectuelle avec Alfred Loisy s'explique en grande partie par le fait qu'il a considéré que le travail de l'exégète était de nature à ouvrir des voies qui méritaient sans doute discussion, mais incontestablement pertinentes.

Après avoir tracé à grands traits le parcours intellectuel de Mgr Mignot, nous nous attacherons à circonscrire quelles étaient pour lui les données du problème et enfin à dégager les pistes de solutions qu'il entrevoyait.

## **1. Un homme de son temps...**

« ... autant qu'un ecclésiastique peut l'être » ajoute Alfred Loisy dans ses Mémoires. Né en 1842, à Brancourt-le-Grand, gros bourg rural situé à une vingtaine de kilomètres de Saint-Quentin, dans le département de l'Aisne, d'un père instituteur et d'une mère appartenant à une famille de cultivateurs aisés, c'est un enfant intelligent et curieux qui reçoit une éducation chrétienne attentive, mais tout à fait conforme aux habitudes du temps. Repéré par le curé, celui-ci lui donne des leçons de latin et de grec et parvient à convaincre la famille qu'il entre au petit séminaire de Soissons, puis en 1860, au séminaire Saint-Sulpice de Paris, haut lieu de l'enseignement ecclésiastique en France dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il appartient donc à la génération des clercs qui ont vingt ans quand paraissent coup sur coup deux livres qui bouleversent le paysage intellectuel : la *Vie de Jésus* de Renan et l'*Evolution des espèces* de Darwin et qui ressentent douloureusement le décalage entre les problèmes posés et l'enseignement qu'ils reçoivent au séminaire.

L'enseignement de la philosophie, encore marqué par un certain éclectisme et par les derniers feux de l'ontologisme ne passionne guère le jeune séminariste. Il en retient surtout l'idée qu'aucun système philosophique ne peut prétendre au titre de philosophie chrétienne. Ceci explique sans doute sa capacité à rester réceptif à de nouvelles perspectives philosophiques, tant il est convaincu que « notre besoin de chercher est au fond de notre

---

3 Ernest RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, C. Lévy, 1883, p. 126.

4 1er Registre, f° 63, ADA, 1 D 5-21.

nature et qu'il paraît bien un fait premier de notre constitution intellectuelle<sup>5</sup>. » Il aime citer le mot qu'il attribue à Malebranche : « Si je tenais la vérité captive, je lui rendrais la liberté afin d'avoir le plaisir de chercher encore. » Il trouve ainsi une justification théorique à cette insatiable curiosité qui l'anime et dont tous ceux qui l'ont approché ont témoigné.

Quant à la théologie, le résultat est encore moins satisfaisant. Mal à l'aise devant le langage théologique qui lui semble compliquer les problèmes plus qu'il ne contribue à les éclaircir, peu convaincu par des arguments dont il souligne avec plaisir la faiblesse, tout contribue à faire en sorte que l'enseignement qu'il reçoit ne fournisse pas à l'abbé Mignot les outils d'analyse à la hauteur des questions qu'il se pose. Il conçoit pour la scolastique, sous la forme où elle lui a été enseignée, une réserve pour ne pas dire une répulsion, qui ne fera que s'accroître avec le temps. Il en vient à considérer que dans le domaine de la philosophie comme dans celui de la théologie on est en pleine subjectivité. Dans un texte de peu postérieur à sa sortie du séminaire il écrit :

Qu'est-ce que le *lumen gloriae* et toutes les autres inventions des théologiens qui parlent de ce qu'ils ignorent, qui bâtissent des systèmes et dissertent à perte de vue sur des mots qu'ils inventent pour justifier leurs théories comme si tout cela avait en dehors de nous une existence réelle et objective. Que d'ignorance cachent ces grands mots pédants que l'on fabrique de toutes pièces et auxquels on finit par se laisser prendre et par y croire même quand on les invente<sup>6</sup>.

A l'abbé Loisy qui lui rapporte, en 1901, que le cardinal Richard lui reproche de faire « la démonstration chrétienne beaucoup trop subjective<sup>7</sup> », Mgr Mignot répond :

J'ai souri de me savoir *subjectiviste* ! Moi que mes amis accusent de croire à l'*objectivité* des lois physiques et morales. On ne saurait se livrer à l'examen des faits - et qu'y a-t-il de plus objectif que cela ? - sans passer pour un kantiste. Ces braves gens confondent l'esprit critique avec le subjectivisme !<sup>8</sup>

Pour lui en effet c'est ce qu'il désigne sous le mot de métaphysique qui est le royaume du subjectivisme :

Si l'on a le droit de reprocher aux kantistes d'affirmer que les choses n'ont qu'une vérité relative en dehors de l'esprit qui les conçoit [...], n'a-t-on pas le droit de reprocher aux métaphysiciens de tomber dans l'excès contraire, de créer l'objectif de toutes pièces, de s'imaginer que la réalité répond aux définitions qu'ils font a priori et pour les besoins de leur cause, d'extérioriser des concepts purement subjectifs, d'affirmer au nom de la raison des prémisses et des conclusions qui la dépassent ? Quel est le plus subjectiviste, de ce métaphysicien ou du kantiste ?<sup>9</sup>

Cette insatisfaction est, dans une large mesure, l'aiguillon qui l'amène à rechercher du côté de la critique biblique et de l'histoire le terrain ferme des faits qui eux seuls sont

---

5 Deuxième Lettre sur les Études ecclésiastiques, *Lettres sur les études ecclésiastiques*, Paris, Lecoffre, 1908, (désormais LEE), p.18-19. Id. pour la citation de Malebranche.

<sup>6</sup> *Notes pour le traité de l'Incarnation*, 1876, f° 93, ADA, 1 D 5 04.

<sup>7</sup> A. LOISY, *Mémoires*, t. II, p. 17.

<sup>8</sup> Mgr Mignot à l'abbé Loisy, 13 janvier 1901.

<sup>9</sup> *Lettre sur l'Apologétique contemporaine*, in LEE, p. 113.

objectifs. Dans cette voie, il a été orienté par deux professeurs : M. Le Hir (1811-1868) et M. Hogan déjà cité. Le premier, grand bibliste dont l'immense érudition impressionnait Ernest Renan qui avait été son élève<sup>10</sup>, lui fait découvrir que la Bible est un livre susceptible d'être analysé par les méthodes de la critique.

Un jour M. Le Hir [...], me demanda si je remarquais des différences entre saint Marc et saint Matthieu, entre saint Luc et saint Jean. Mon éducation biblique était si rudimentaire que je répondis négativement. M. Le Hir eut la bonté de m'initier à la critique textuelle<sup>11</sup>.

C'est, pour le jeune séminariste, une révélation bouleversante<sup>12</sup> dans la mesure où admettre la légitimité d'une lecture critique de la Bible, c'est accepter quelle est puisse être lu comme n'importe quel livre. Il comprend que « habitués dès l'enfance à contempler l'Écriture avec une sorte de respectueuse adoration, à la baiser comme le vêtement du Verbe comme nous baisons le ciboire ou même les espèces eucharistiques », on puisse être « choqués, froissés, blessés au vif quand on montre les Écritures telles quelles sont. [...] On les lisait à genoux, on ne critique pas ce qu'on lit à genoux<sup>13</sup>. »

Le second a marqué des générations de séminaristes. Mgr Mignot garde le souvenir d'un professeur qui savait « découvrir le sens vivant et la portée moderne des questions en apparence les plus vieilles » et les adapter « avec un rare bonheur aux besoins actuels de l'Église et de la société<sup>14</sup>. » M. Hogan introduit le jeune Mignot à la pensée de John Newman en lui faisant lire *l'Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*. « L'impression causée par cette lecture fut si profonde, écrit l'archevêque, en 1906, qu'elle est encore aussi vivante en moi qu'au premier jour. » En faisant de la capacité de développement de la doctrine dans l'Église catholique et non de son immutabilité un signe certain de son authenticité et de la vérité de son enseignement, *l'Essai* remettait radicalement en cause des représentations que rien jusque là n'était venu troubler, tout en ouvrant des perspectives de compréhension du mystère chrétien plus satisfaisantes intellectuellement : « J'y trouvais surtout une théorie merveilleuse [...] qui répondait à nos préoccupations intellectuelles, nous faisait mieux comprendre le sens de la parabole de la petite semence qui devient un grand arbre<sup>15</sup>. » Même si la mémoire gomme ici aussi la difficulté à accepter, sur le moment, la

---

<sup>10</sup> « Tout ce que je suis comme savant, je le suis par M. Le Hir » mais il ajoute : « Au fond, il ne lui manqua que ce qui l'eût fait cesser d'être catholique, la critique. Je dis mal : il avait la critique très exercée en tout ce qui ne tient pas à la foi ; mais la foi avait pour lui un tel coefficient de certitude, que rien ne pouvait la contrebalancer », RENAN, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 165, 159.

<sup>11</sup> *Notes sur quelques questions bibliques*, ADA, 1 D 5 14, f° 3.

<sup>12</sup> En 1885, il écrit : « Je me rappelle l'impression que j'éprouvais quand, encore séminariste, M. Le Hir m'apprit à m'en servir (de la critique). [...] Je n'en revenais pas de surprise. »

<sup>13</sup> *Étude sur l'inspiration ou Essai sur l'histoire de ce dogme depuis les Apôtres*, f° 182, ADA, 1 D 5 11-01.

<sup>14</sup> Préface aux *Études du clergé* de J. Hogan, p. 7.

<sup>15</sup> Lettre préface à la traduction de *l'Essai* par l'abbé H. Bremond : John NEWMAN, *Le développement du dogme*

véritable révolution copernicienne qu'imposait l'*Essai* de Newman, il est indéniable que cette lecture a été un choc intellectuel majeur pour le jeune clerc. Comme elle le sera, trente ans plus tard, à la fin des années 1890, pour l'abbé Loisy. C'est la lecture de Newman, on le sait, qui l'amène à écrire à Neuilly ce qu'il appelle son « catéchisme de persévérance » :

Mon catéchisme va se résoudre en une étude sur l'histoire des dogmes, où j'ai l'intention de comparer la notion théologique de Newman avec la conception historique de Harnack, subsidiairement avec la conception évolutionniste de Sabatier, de compléter la notion orthodoxe par les autres et de traiter, chemin faisant, bien des questions intéressantes, sans entrer pourtant dans les détails de l'histoire<sup>16</sup>.

Or, on le sait, ce manuscrit servira de carrière aux articles de la *Revue du clergé français* signés Firmin et surtout à *L'Evangile et l'Eglise*. Nous y reviendrons. Notons pour le moment que la lecture de Newman a donné à Mgr Mignot et à l'abbé Loisy une certaine proximité intellectuelle dans l'approche de la question du renouvellement de l'apologétique pour répondre aux problèmes nouveaux qui se posaient à la théologie.

C'est donc d'abord pour son propre compte que Mgr Mignot a dû résoudre le double problème posé par la modification du statut épistémologique de la Bible d'une part, et celui de la conception de la vérité d'autre part. Cela n'a pas été sans difficulté tant la puissance d'attraction du modèle dominant était forte. C'est ainsi que la nouveauté du point de vue de Newman demeure une idée bien téméraire pour l'abbé Mignot qui constate, en 1868, « qu'elle ne date que de ce siècle et ne compte chez nous que peu de partisans<sup>17</sup>. » Son aspect séduisant même la rend suspecte. L'abbé Mignot n'écarte pas la possibilité que la théorie de Newman puisse être fautive, en sorte qu'il hésite à l'idée d'accorder à l'idée de développement le statut de vérité objective car elle « n'est pas suffisamment mûre [...] et que son heure n'est pas encore venue<sup>18</sup>. » La vérité a donc son heure et il n'est pas facile de la devancer. Il en coûte même d'être en avance comme il le confesse au baron von Hügel en 1903 : « Oui, dans quelques années, nos idées seront celles de l'Église, acceptée par tout le monde, mais en attendant c'est nous qui recevons les coups !<sup>19</sup> »

---

*chrétien*, Paris, Bloud et Cie, 1906, p. v-vi.

<sup>16</sup> L'abbé Loisy à Mgr Mignot, 10 mai 1897, *Bulletin de Littérature Ecclésiastique*, 1968, p. 261-263.

<sup>17</sup> *Dissertation...*, *op. cit.*, f° 28.

<sup>18</sup> *Dissertation...*, *op. cit.*, f° 5.

<sup>19</sup> Mgr Mignot au baron von Hügel, 3 janvier 1903.

## 2. Position du problème

### La Bible n'est plus la source de toutes les vérités

Les progrès des sciences, géologie, histoire, paléontologie etc., ont définitivement remis en cause ce que la lecture traditionnelle de la Bible faisait tenir jusque là pour la vérité dans ces domaines. On ne peut plus défendre l'idée que la Bible puisse être la source de toutes les vérités.

A ce niveau, Mgr Mignot a évolué. Séminariste, il ne doutait pas que la science viendrait confirmer les affirmations de l'Écriture. Dans son cahier de cours sur le *De Vera Religione*, il note en marge du paragraphe consacré au Pentateuque : « Il ne faut pas craindre les sciences. Notre siècle est le siècle de la critique et des recherches ; marchons avec confiance dans cette voie. Soyons persuadés que les sciences ne viendront que confirmer, corroborer notre sainte Religion<sup>20</sup>. » Mais il est peu à peu amené à admettre que « ce qu'on nous a enseigné comme vérité divine, par exemple sur l'universalité du déluge, son intensité, sa date, ses effets quant à l'humanité » ne sont que des « certitudes fondées sur des incertitudes<sup>21</sup>. » Il se convint que toutes les tentatives pour sauver une lecture traditionnelle de la Bible, depuis celles de ceux qui argumentent sur le fait que « rien n'est impossible à Dieu [...] et que Dieu peut avoir créé des fossiles à l'état de fossile, des bancs entiers de nummulites fossiles ! des arbres entiers fossiles dans les couches houillères<sup>22</sup> » comme les tentatives de concordisme des jours de la création avec les époques géologiques sont des combats d'arrière garde quand ce ne sont pas de « pure folie. »

Force est de reconnaître que « ce ne sont pas les exégètes qui font la vérité par leurs interprétations, ce qui la fait, ou du moins la manifeste c'est, après l'Église, la science avec ses découvertes<sup>23</sup>. » C'est pourquoi on ne peut pas rayer d'un trait de plume le progrès des connaissances. Revenant sur l'encyclique *Pascendi*, il écrit en 1916 :

Tant d'efforts, tant de travaux accomplis depuis plus d'un siècle sont-ils sans utilité et sans profit pour la vérité ? [...] Faut-il croire que toutes ces belles intelligences n'ont apporté aucune lumière nouvelle ? que ces chercheurs de vérité qui se sont appliqués à la solution du problème biblique ont été des gens de mauvaise foi, des ouvriers de mensonge ? Non assurément. Ils ont vu des choses que Bossuet n'avait pas vues parce que l'heure de savoir n'était pas encore venue et que la génération présente est plus richement documentée qu'on ne l'était aux siècles précédents<sup>24</sup>.

<sup>20</sup> Cahiers de cours, ADA, 1 D 5-01.

<sup>21</sup> *Réflexions sur l'encyclique Pascendi*,

<sup>22</sup> Lettre à l'abbé Chédaille, *L'Inspiration*, ADA, 1 D 5-

<sup>23</sup> *Essai...*, *op. cit.*, f° 141.

<sup>24</sup> *Réflexions sur l'encyclique Pascendi*, 10 janvier 1916, 4<sup>e</sup> Registre, ADA, 1 D 5-25.

## Tenir compte de l'état des esprits

Mais, et c'est la deuxième donnée du problème, si l'Eglise ne « fait » pas la vérité et se contente seulement de la manifester et de la dévoiler peu à peu, le discours qu'elle tient ne peut pas lui-même être immuable, il doit tenir compte de l'état des esprits (titre du premier article écrit par l'abbé Mignot<sup>25</sup>) des contemporains.

Mgr Mignot est effet très sensible – sans doute pour l'avoir éprouvé lui-même – à ce qu'il appelle le « mouvement des esprits » par quoi il faut entendre les transformations irréversibles opérées par la démarche scientifique sur les mentalités. « L'étude presque exclusive des sciences exactes a imprimé à la génération présente un cachet spécial, elle l'a façonnée à ne [...] croire qu'aux conclusions appuyées sur des données expérimentales<sup>26</sup>. » Chaque génération est porteuse de « son lot de vérités, d'erreurs, de préjugés, de tendances, d'aspirations, de besoins intellectuels qui la différencie des précédentes<sup>27</sup> » et l'Eglise doit être en mesure de répondre à des exigences qui se renouvellent rapidement. « Pour être compris il faut parler un langage adapté aux besoins de son temps<sup>28</sup>. » Or, fascinés par les prodigieuses découvertes de la seconde partie du siècle, les contemporains « sont devenus presque insensibles aux conclusions purement intellectuelles. Ils réclament des faits bien plus que des idées, ils se défient de la philosophie, de la théologie, où ils ne voient que des pensées d'hommes contre lesquelles il faut se tenir en garde<sup>29</sup>. »

D'autre part, pour l'homme moderne il n'y a plus de vérité objective certaine, mais « une vérité évolutive qui se transforme en proportion et dans la mesure de l'intelligence. » A cela s'ajoute la tendance à se dégager des formes extérieures, à rompre avec un passé même respectable, à vouloir se diriger seul, « guidé par la loi intérieure, en opposition avec la masse des hommes qui acceptent des autres une pensée toute faite et cherchent la règle en dehors d'eux dans ce qu'on appelle l'hétéronomie. » C'est ainsi que l'autonomie devient de plus en plus la règle des esprits. D'où la difficulté de faire comprendre ce que l'Eglise entend par dogme immuable qui semble contradictoire avec la nécessité de répondre aux besoins différents de chaque siècle.

---

<sup>25</sup> « État des esprits », *Semaine religieuse de Soissons*, février-décembre 1884.

<sup>26</sup> « État des esprits », *Semaine religieuse de Soissons*, 22 mars 1884, p. 167 : « Notre siècle, en effet, pris dans sa généralité, rapporte tout au données purement rationnelles, aux conclusions absolues de la science expérimentale. [...] Ce qui ne lui paraît pas démontré avec la brutale évidence d'un chiffre lui semble indigne d'une attention sérieuse. »

<sup>27</sup> Préface à la *Polyglotte*, 1899, p. VIII.

<sup>28</sup> *Une hypothèse : le développement de la doctrine chrétienne*, 1903, f° 7, ADA, 1 D 5 11-02.

<sup>29</sup> Préface à la *Polyglotte*, 1899, p. IX.

La mise en perspective imposée par l'histoire fait voler en éclat les représentations les mieux établies :

Habitué à vivre dans un milieu chrétien, [...] nous sommes tentés d'attribuer aux premiers disciples du Sauveur nos pensées, nos préoccupations. Nous ne supposons pas un seul instant qu'on ait pu connaître Jésus autrement que nous ; nous ne voyons aucune différence entre le christianisme des foules dont parlent l'Évangile et le nôtre. [...] Les historiens modernes ont de nouvelles exigences [...] et l'on a droit de nous demander si le christianisme des premiers disciples était le même que le nôtre...<sup>30</sup>

Il ne faut donc pas s'étonner si chaque génération envisage la révélation « sous une forme nouvelle. » De plus, seule la révélation est l'œuvre de Dieu. La théologie, œuvre exclusive des hommes, « n'échappe pas aux erreurs de son siècle et à la nécessité de remettre au creuset de la critique certaines interprétations mêlées d'erreurs humaines<sup>31</sup>. »

### **Une apologétique dépassée**

Enfin, dernière donnée du problème, la difficulté d'atteindre la certitude dans le domaine religieux. Dès son premier article, déjà évoqué, il insiste sur le fait que « dans le monde moral, la fatalité disparaît pour faire place à la liberté et, avec la liberté, apparaît la divergence des sentiments et des pensées<sup>32</sup>. » De cette diversité on conclut, soit que l'homme n'est pas fait pour la vérité absolue, soit que les formes religieuses sont au fond indifférentes. D'une manière ou d'une autre on cède à la facilité du scepticisme et de l'agnosticisme dès lors que l'on estime ne pas pouvoir atteindre la certitude. Or si l'on assiste à d'incontestables progrès dans l'accroissement des connaissances et donc de la vérité dans les domaines scientifiques, les choses sont plus difficiles dans le domaine moral et religieux « dont les conclusions ne laissent aucun résidu dans la cornue du chimiste, aucune agitation sur la bobine électrique, aucune raie colorée dans le spectroscope<sup>33</sup>. » Il s'agit donc de renoncer à l'apologétique classique qui voyait « dans la vérité de la religion une thèse à déduire par des raisonnements bien construits », pour faire droit à la requête du « positivisme contemporain (qui) exige qu'on la lui propose comme un fait à constater<sup>34</sup>. »

L'Église ne peut pas tenir « à ses enfants du XIX<sup>e</sup> siècle le même langage qu'aux fidèles de Rome ou de Corinthe. [...] Il y a dans l'Église un mouvement d'idées, un

---

<sup>30</sup> *Études sur les évangiles*, 1880, f° 98, ADA, 1 D 5-04.

<sup>31</sup> Préface à la *Polyglotte*, 1899, p. VIII.

<sup>32</sup> « État des esprits », *Semaine religieuse de Soissons*, 16 février 1884, p. 95.

<sup>33</sup> « État des esprits », *Semaine religieuse de Soissons*, 22 mars 1884, p. 168.

<sup>34</sup> « Les preuves et l'économie de la Révélation », *RCF*, 15 mars 1900, p. 139.



développement successif qui correspond au travail de la pensée des générations qui se suivent<sup>35</sup>.

Or il est difficile de faire admettre cette nécessaire conversion à Rome. Comme le lui fait remarquer Loisy en 1900 :

N'est-il pas certain que les deux grands principes, on pourrait dire les deux grands faits sur lesquels reposent la philosophie et la science moderne, à savoir la relativité de nos connaissances et l'évolution des choses, ne sont pas même soupçonnés à Rome ? La vérité y est toujours *adaequatio intellectus et rei* ; les essences y sont toujours immuables [...] <sup>36</sup>.

A cet égard Mgr Mignot est proche du P. Tyrrell. Dans la recension qu'il fait de *Lex credendi* dans l'hebdomadaire lyonnais *Demain*, en 1907, sous le titre « La méthode apologétique du P. Tyrrell<sup>37</sup> », l'abbé Bremond estime que le jésuite anglais donne un bon exemple de cette apologétique nourrie « des habitudes d'esprit, des méthodes, des exigences, de l'attitude intellectuelles des savants et des philosophes d'aujourd'hui », soucieuse de répondre aux besoins de la vie et non pas d'exposer de prime abord la doctrine comme le fait l'apologétique classique, « celle du *tout ou rien* ». La différence réside dans la méthode : simple problème de mise au point, simple différence de perspective. « Doctrine chrétienne, vie chrétienne, il s'agit uniquement de savoir, si j'ose dire, par quel bout on commence. Car en vérité les deux choses ne font qu'un. » Pas seulement problème de mise au point proclamera *Pascendi* l'année suivante.

### 3. Eléments de solution

En mars 1910, dans les notes qu'il prend à la lecture du livre de Guignebert<sup>38</sup> *L'Évolution des dogmes*, Mgr Mignot écrit :

Nous sommes en face de deux conceptions du monde radicalement opposées : l'une qui l'explique à la lumière de la révélation, l'autre par la seule raison ; la première représentée par l'enseignement de l'Eglise, la seconde par les "intellectuels" qui déclarent ne connaître d'autre enseignement que celui de la science. "La vérité, disent-ils, est fille du temps". [...] La pensée humaine est à la fois le philtre qui dégage la vérité du limon qui la recouvre, comme aussi la lumière qui jette un peu de clarté au milieu des ténèbres. Si dans une large mesure la vérité est l'œuvre du temps, elle n'en est pas la fille<sup>39</sup>.

Distinction subtile : vérité, fille « du » temps pas de « son » temps. Quelques années plus tôt il s'en expliquait ainsi :

La vérité, dit Bacon, est fille du temps. Le présent sort du passé ; nous profitons des travaux de nos devanciers, et nous vivons sans y songer, des pensées qu'ils n'ont mis en lumière qu'au prix des plus grands efforts.[...] Il n'en est pas de la vérité comme de l'eau d'un fleuve,

<sup>35</sup> *Traité sur la pénitence*, 1866, ADA, 1 D 5 04.

<sup>36</sup> Abbé Loisy à Mgr Mignot, 24 juin 1900.

<sup>37</sup> *Demain*, n° 28, 4 mai 1906.

<sup>38</sup> *L'Évolution des dogmes*, Paris, Flammarion, 1910.

<sup>39</sup> *Evolution du dogme à propos d'un livre récent*, 1910, f° 1, ADA, 1 D 5-04.

d'autant plus pure qu'elle est plus près de la source. A s'en tenir aux données de l'histoire ce n'est pas toujours la vérité que l'on rencontre aux origines connues de l'humanité, c'est l'ignorance, l'erreur, l'ombre, l'obscurité d'autant plus épaisse que l'on remonte plus haut dans la série des siècles<sup>40</sup>.

Cette distinction n'est possible qu'à la condition de mieux séparer ce qui relève du domaine de la révélation et ce qui relève du domaine de la théologie et d'assigner à la théologie une autre tâche que celle qui lui est généralement assignée

### 3.1. Mieux distinguer révélation et théologie.

La Révélation n'est pas « une sorte de bloc cristallisé<sup>41</sup> » et il faut tenir compte « du facteur humain de la Révélation qui n'est pas tombée toute faite<sup>42</sup> » et encore moins « descendue du ciel sous forme de théologie<sup>43</sup>. » S'il l'on peut élaborer à partir des Écritures une doctrine sur les grands dogmes du catholicisme, il n'en demeure pas moins que « les Évangiles, les Épîtres des apôtres étaient des écrits d'occasion et non des traités spéciaux » et ils restent silencieux sur de nombreuses vérités qui sont aujourd'hui admises. Force est donc d'admettre dans l'Écriture « une sorte d'immanence de la doctrine qui [...] ne sera précisée que plus tard [...], en un mot un ensemble de vérités dont on vivait sans songer à les définir. » Chaque siècle se doit donc « d'éclairer de nouvelles lumières, d'enrichir de vérités qu'on ne connaissait pas d'une façon explicite » l'édifice doctrinal de l'Église. L'interprétation consiste à affronter ce qui reste parfois obscur dans la tradition afin de la dégager des inévitables erreurs que les jugements d'hommes toujours faillibles y ont introduites. C'est ce travail qui permet d'aboutir à des conclusions dogmatiques certaines « quoique à peine entrevues à l'origine. »

Typique à cet égard, l'attitude de l'abbé Mignot au moment du Concile du Vatican. Il a lu *Le Pape et le Concile* de Döllinger<sup>44</sup> et il en partage les conclusions. Il écrira plus tard au Père Hyacinthe<sup>45</sup> :

J'avais lu, à l'époque du concile, le livre de Janus que vous me signalez réédité. Ce livre me fit grande impression et je reconnais qu'il est de nature à troubler les âmes candides qui s'imaginent que la sainte Vierge faisait tous les jours sa visite au Saint-Sacrement ! Ma foi aurait été troublée... par les raisons de Janus, si M. Hogan ne m'avait ouvert l'esprit pendant mon séminaire et si je n'avais cru au développement réel de la doctrine chrétienne<sup>46</sup>.

---

<sup>40</sup> *Ecclesia Discens*, mars 1905, f° 1, ADA, 1 D 5 11-02.

<sup>41</sup> *Étude sur les Évangiles* (1897- 1898), f° 2, ADA 1 D 5 11-01.

<sup>42</sup> Mgr Mignot à l'abbé Loisy, 15 novembre 1898.

<sup>43</sup> « Évolutionnisme religieux », in *L'Église et la critique*, p. 79.

<sup>44</sup> JANUS, *Le Pape et le Concile*, trad. par Giraud-Teulon fils, Paris, Librairie internationale, 1869, XIII, 463 p.

<sup>45</sup> Charles LOYSON (1827-1912), ordonné prêtre en 1851, il entra au Carmel où il prit le nom de Père Hyacinthe. Libéral et anti-ultramontain, il quitta l'Église en 1869, peu avant le concile du Vatican. Il fit la connaissance de Mgr Mignot à Fréjus en 1899 : « C'est un véritable ami que j'ai en lui » note-t-il dans son *Journal* au lendemain de la rencontre.

<sup>46</sup> Lettre du 1<sup>er</sup> avril 1904, in Albert HOUTIN, *Le Père Hyacinthe*, t. 3, p. 285-286.

L'abbé Mignot est un adversaire convaincu de la définition pour deux raisons : l'inopportunité et l'absence d'unanimité de la tradition. Le premier argument était celui de tous les anti-infaillibilistes. Mais le second était un de ceux sur lesquels s'appuyait Döllinger pour tenter de démontrer que le concept théologique explicite d'infaillibilité ne se rencontrait pas avant le XVI<sup>e</sup> siècle. Bien que le concile a tranché, l'abbé Mignot s'incline, car contrairement à ce que prétend Döllinger, il n'y a pas là « un développement artificiel et maladif » de la doctrine, mais il persiste à penser que « toutes les raisons qu'on donne en faveur de cette doctrine sont loin d'être concluantes<sup>47</sup>. »

Comme Loisy il croit que « la vérité n'est pas descendue du ciel toute faite, [...] que les Évangiles actuels supposent des efforts considérables de composition, de recherches, des emprunts à des sources diverses, un choix de traditions acceptées ou négligées ou rejetées tout à fait, [...] qu'ils reflètent en partie les pensées des groupes chrétiens au milieu desquels ils ont été composés, comme cela n'est pas douteux pour le quatrième Évangile, [...] que la divinité de Jésus n'est pas clairement indiquée dans les synoptiques. » Il ne faut donc pas confondre « le côté divin de l'Église avec les conditions historiques de son développement et de son action. En nous donnant sa vérité Dieu n'y joint ni théories ni systèmes ; cela est l'œuvre de l'homme qui cherche à comprendre ; œuvre d'adaptation aux besoins intellectuels et matériels de la société, aux diverses conditions de l'état social<sup>48</sup>. »

Le 15 novembre 1898, Mgr Mignot qui vient de lire dans *Les Débats* du 13, un article sur les thèses du professeur Hermann Schell<sup>49</sup> interroge l'abbé Loisy :

On exagérerait d'après Schell, le principe, juste en soi, de l'autorité et de la vérité objective. N'y a-t-il pas quelque chose de vrai dans ces reproches ? Je crois pour ma part que les théologiens n'ont pas tenu un compte suffisant du facteur humain de la Révélation qui n'est pas tombée toute faite. En se plaçant au point de vue historique et critique il est difficile d'admettre que N. S. ait établi l'Eglise telle qu'elle est aujourd'hui avec son culte, sa hiérarchie, sa dogmatique, sa vie sacramentelle. Assurément tout s'est développé conformément à la pensée maîtresse du Sauveur, mais cette pensée Jésus ne l'a pas explicitement formulée, et le développement de cette pensée a été l'œuvre de Dieu, de la conscience humaine et des circonstances. En ce sens, il y aurait moins de vérité objective dans la Révélation que n'en mettent les théologiens. Il en résulterait [...] que les propositions, les définitions, les affirmations des théologiens sont loin d'épuiser la doctrine et de l'exprimer adéquatement.<sup>50</sup>

Deux jours plus tard, l'exégète lui répond :

Il est parfaitement vrai que la révélation s'est faite dans l'esprit des hommes et qu'elle s'est formulée en idées conformes à l'état de culture générale du peuple hébreu et au génie particulier des hommes inspirés. L'Évangile même est conditionné judaïquement [...]. La vérité objective de la révélation est

---

<sup>47</sup> *Études sur le droit canonique*, septembre-octobre 1870, ADA, 1 D 5 04.

<sup>48</sup> *Évolution du dogme à propos d'un livre récent*, 1910, f°42, ADA 1D 5-04.

<sup>49</sup> Hermann SCHELL (1850-1906), professeur d'apologétique à l'Université de Würzburg, s'était déjà attiré la critique des traditionalistes pour sa *Katholische Dogmatik* dans laquelle il niait l'universalité de la science humaine du Christ. La polémique rebondit à la suite de la publication de deux brochures intitulée *Der Katholismus als Prinzip des Fortschrittes* (1897) et *Die neue Zeit und der alte Glaube* (1898) qui critiquaient l'étroitesse de l'esprit romain face aux impératifs de la pensée contemporaine.

<sup>50</sup> Mgr Mignot à l'abbé Loisy, 15 novembre 1898.

dans les idées plus que dans les formules, et dans l'esprit encore plus que dans les idées [...]. Ni le dogme ni l'Eglise ne sont réellement immuables et ne peuvent l'être. L'Eglise en s'immobilisant descend ; le dogme en se pétrifiant devient stérile. [...] Le principe même de la révélation et en tout cas la raison d'être de l'Eglise est la nécessité permanente d'un travail d'adaptation des vérités religieuses aux conditions perpétuellement changeantes de l'humanité<sup>51</sup>.

L'accord de l'exégète confirme Mgr Mignot dans l'idée que le rôle de l'Eglise est de garder « le sens vrai de la révélation sans authentifier les systèmes qui prétendent l'expliquer ; elle sait que les mots toujours imparfaits ne seront jamais adéquats aux réalités éternelles<sup>52</sup>. » Il faut donc se garder de prendre « pour révélation l'interprétation qu'en donnent certains théologiens. » Souvent, en effet, « leurs explications sont la conséquence de leur manière de voir, de sentir, le résultat du milieu ambiant, du temps où ils ont vécu, de leur éducation, du milieu social, des ouvrages qu'ils ont eus entre les mains, des maîtres dont ils ont subi les leçons, des traditions d'écoles des ordres religieux auxquels ils appartiennent<sup>53</sup>. »

La théologie n'est donc « qu'un cadre, le meilleur que nous ayons trouvé jusqu'ici, pour enchâsser la vérité révélée », mais que « les propositions, les définitions, les affirmations des théologiens sont loin d'épuiser la doctrine et de l'exprimer adéquatement<sup>54</sup>. » Dès lors invoquer le respect dû à des dogmes séculaires n'est pas un argument recevable. « Serait-ce manquer de respect à un guide, si vieux soit-il, s'il est aveugle ? L'antiquité d'une chose n'est pas toujours une garantie de sa valeur. Le « *Vetus melius est* » est peut-être vrai du vin, en fait de doctrine il n'en est pas ainsi. Une accumulation de siècles ne fait pas la vérité<sup>55</sup>. »

Dans des notes, sans doute préparatoires à ses *Lettres sur les études ecclésiastiques*, Mgr Mignot trace le programme de ce que devrait être un enseignement du dogme qui tourne le dos à la « façon trop abstraite, trop subtile, trop isolée et pour ainsi dire en dehors de la vie de l'Eglise » qui prévaut dans les séminaires.

Oserai-je dire que la théologie scolastique est un musée merveilleux où tout est classé, étiqueté, numéroté, mais où il manque un peu de vie ! [...] Pour répondre aux exigences de la culture moderne, entendue au meilleur sens, il faudrait étudier la doctrine non seulement en elle-même, mais aussi dans son action incessante [...]. Je voudrais que l'on encadrât chaque dogme dans son milieu historique, que l'on en suivît le développement dans chaque siècle jusqu'à son complet épanouissement [...]. En montrant le majestueux développement de la vérité religieuse à travers les âges, [...] il n'y aurait presque rien à changer à l'enseignement actuel, il suffirait [...] au lieu de déduire les dogmes les uns des autres au moyen d'une logique soi-disant rigoureuse, de les rattacher à la chaîne des faits. En réalité on ne ferait que suivre la marche de Dieu qui a daigné se manifester à nous surtout dans les faits et non dans les systèmes philosophiques<sup>56</sup>.

Mgr Mignot est donc assez proche de Loisy quand celui-ci écrit : « On peut dire en un sens qu'il n'y a pas de dogme dans l'Ecriture, si l'on entend par dogme non le fait révélé dont

---

<sup>51</sup> Abbé Loisy à Mgr Mignot, 17 novembre 1898

<sup>52</sup> *Théologie et dévotion*, à propos d'un article du P. Tyrrell, 12 novembre 1899, ADA, 1 D 5 11-01.

<sup>53</sup> *1<sup>er</sup> Reg.*, f° 262, 1882.

<sup>54</sup> Mgr Mignot à l'abbé Loisy, 15 novembre 1898.

<sup>55</sup> Notes sur un article de Pickard, *Hibbert Journal*, janvier 1905, ADA, 1 D 5 ?

s'entretient la foi agissante, mais la détermination philosophique de ce fait, qui s'adresse à la raison croyante<sup>57</sup>. » La conscience chrétienne réfléchissant sur la spécificité de son expérience, a été amenée à la traduire en propositions distinctes. Il a fallu déterminer entre les différentes propositions celles qui risquaient de fausser le sens vrai de la révélation de celles, quelles qu'imparfaites qu'elles soient, qui en sauvegardaient le caractère véritable. L'Église a donc été conduite à reconnaître certaines des propositions formulées par la théologie comme étant l'expression fidèle de sa croyance et les a adoptées comme dogmes de foi. Ce travail d'élaboration dogmatique à l'œuvre dès les premières générations chrétiennes n'a jamais cessé d'être un élément de la vie de l'Église.

### **3.2. La méthode de la théologie**

Mgr Mignot assigne ainsi à la théologie une tout autre fonction que celle qu'elle assume traditionnellement : être au service de l'exposition d'un corps de doctrine sensé être intangible. Il estime que la théologie a désormais pour tâche de proposer une meilleure intelligence de la foi chrétienne en tenant compte des exigences de la pensée contemporaine afin d'être au service de fidèles qui ne sont pas isolables du monde dans lequel ils vivent. L'archevêque s'est expliqué sur ce point dans le discours de rentrée de l'Institut catholique de Toulouse en 1901, discours que le P. Congar tenait pour un texte majeur de la théologie du début du XX<sup>e</sup> siècle « et de beaucoup le plus important document de cette époque<sup>58</sup> » et que Loisy considérait comme « un des premiers manifestes du modernisme catholique<sup>59</sup> », Mgr Mignot y définit les conditions qui permettraient à la théologie d'atteindre « au point de vue de la méthode, le degré de précision auquel sont parvenues d'autres sciences de moindre importance<sup>60</sup>. »

Donner à la théologie le statut d'une science, au sens moderne du terme suppose d'une part de combattre à la fois ceux qui refusent d'admettre que les temps changent et ceux qui contestent à la théologie le statut de science et d'autre part d'indiquer comment elle peut rester fidèle à la vérité révélée.

Sur le premier point, Mgr Mignot rappelle, aux nostalgiques du passé que la théologie ne peut plus prétendre intégrer tous les savoirs, car à un cycle historique dominé par la méthode déductive et synthétique a suivi un cycle dominé par la méthode expérimentale et analytique.

---

<sup>56</sup> Notes sur l'enseignement de la théologie, 1899, ADA, 1 D 5 11-01.

<sup>57</sup> Isidore DESPRES, « L'Évangile selon saint Jean », *RCF*, 1<sup>er</sup> novembre 1899.

<sup>58</sup> Article « Théologie », *DTC*, XV, col. 441.

<sup>59</sup> A. LOISY, *Mémoires*, II, p. 78.

Tandis que la théologie fut la première science constituée, le principe du mouvement scientifique et pour ainsi dire la seule science dans le premier cycle, elle apparaît au contraire, dans le second, comme une science conditionnée, se développant la dernière, pour être le terme et le couronnement de toute la spéculation<sup>61</sup>.

Et à ceux qui déniaient tout caractère scientifique à la théologie, il s'emploie à démontrer que celle-ci répond bien aux exigences de toute science, à savoir d'avoir un objet particulier et une méthode spécifique. Certes, l'objet propre de la théologie échappe à l'expérience immédiate. Mais dans la mesure où il est peut être appréhendé dans l'Écriture et dans la Tradition de l'Église, cet objet peut être saisi dans et par le langage. Cela suppose que le travail dogmatique d'interprétation soit fondé sur un rigoureux travail d'information critique qui relève d'un grand nombre de disciplines. Le discours interprétatif doit en outre avoir recours à des concepts philosophiques ainsi qu'à des analogies fournies par les sciences. C'est en ce sens que la théologie est une « science conditionnée ». Quant à la méthode elle est « en même temps traditionnelle et progressive ». Traditionnelle en ce sens que, comme toutes les sciences, la théologie doit prendre appui sur les acquis antérieurs pour avancer. Progressive, en ce sens que toutes les connaissances, « même les plus évidentes et les plus sûres », sont révisables.

Sur le second point, Mgr Mignot commence par distinguer « la certitude de la doctrine » d'avec son « exposition scientifique ». Dans tous les domaines de la connaissance il y a des faits dont on peut être certain sans pour autant pouvoir les rattacher à une explication rationnelle qui en rende parfaitement compte à un moment donné. Seule, la poursuite de la recherche permet de trouver une réponse satisfaisante à la question en suspens.

Ce travail incessant est le signe même de la vie. Le domaine religieux n'échappe pas à ce processus. « Sans lui, notre foi ressemblerait à ces religions de la Phénicie ou de l'Égypte qui sont maintenant fixées pour toute la durée des siècles sur la pierre des stèles et des tombeaux<sup>62</sup>. » La seule difficulté est de s'assurer que cette adaptation reste fidèle à l'enseignement authentique de l'Église. S'appuyant sur un récent article du P. Tyrrell<sup>63</sup>, Mgr Mignot suggère de dépasser l'opposition classique entre Église enseignante et Église enseignée et de tenir compte de « l'action réciproque, de la solidarité mutuelle qui lie les représentants de l'autorité aux représentants de la science » et ne pas limiter « à une pure passivité » le travail des derniers. En fait, l'Église enseignante ne peut se prononcer que sur ce qui a été élaboré par la foule des croyants depuis les plus humbles jusqu'aux savants, aux

---

<sup>60</sup> « La méthode... », *LLE*, p. 297-298.

<sup>61</sup> « La méthode... », *Ibid.*, p. 298-299.

<sup>62</sup> « La méthode... », *Ibid.*, p. 311.

<sup>63</sup> « Docens discendo », *Weekly Register*, 19 juillet 1901.

saints et aux mystiques. Il est donc préférable de parler d'Église *apprenante* plutôt que d'Église enseignée. C'est cette Église studieuse qui « prépare et féconde la parole de l'Église enseignante ».

Ce discours a suscité de nombreuses réactions. Mais pour le sujet qui nous occupe, j'évoquerais seulement celle de Herbert Williams, correspondant du *Weekly Register* qui appelle l'attention de ses lecteurs, sur une phrase du discours qu'il estimait peu orthodoxe. L'archevêque avait dit :

On peut se demander ce qu'il serait advenu de la doctrine de Jésus, si elle n'eût providentiellement rencontré l'âme de Paul, son esprit, sa culture romaine, sa vigoureuse éloquence : à en juger par les vraisemblances humaines, elle ne serait point sortie du cercle d'Israël, et aurait seulement donné naissance à une sorte de secte ou de schisme judaïque<sup>64</sup>.

Le propos est incontestablement audacieux. N'était-ce pas là mettre en doute le fait que le Christ lui-même avait voulu et fondé l'Église ? Mgr Mignot écrit au directeur du journal pour mettre les choses au point. Il estime d'abord qu'on a attiré l'attention des lecteurs sur ce qui n'est à ses yeux qu'un point secondaire de son discours. Manière élégante de dire que le journaliste est passé à côté de l'essentiel. Sur le fond, il est évident que son « appréciation du rôle de saint Paul dans l'Église primitive est une pure conjecture historique, et n'a aucune portée doctrinale. » L'archevêque ne doute pas que l'Église porte en elle-même son principe de vie surnaturelle et qu'en ce sens, personne ne lui est indispensable. Il n'en demeure pas moins que Dieu se sert des hommes pour réaliser ses desseins et à ce titre force est de reconnaître que l'influence de Paul a « puissamment contribué à faire prévaloir dans la chrétienté naissante des idées, mais dont l'application restait hésitante et malaisée, et qui auraient pu être étouffées - *humanum dico* - par la violente réaction qu'elles soulevaient<sup>65</sup>. »

La critique n'est pas si anodine que l'archevêque feint de le croire. Il jugera d'ailleurs bon de publier cette lettre en note, lors de l'édition de 1908, la présentant comme « son véritable point de vue ». C'est qu'entre temps la sixième proposition du décret *Lamentabili sane exitu*<sup>66</sup> semblait viser une autre assertion de son discours. Elle est ainsi libellée : « Dans les définitions doctrinales l'Eglise enseignée et l'Eglise enseignante collaborent de telle sorte qu'il ne reste à l'Eglise enseignante qu'à sanctionner les opinions communes à l'Eglise enseignée. » Même si, publiquement<sup>67</sup>, il conteste que cette proposition puisse le concerner le moins du monde, Mgr Mignot écrit à Loisy :

Je pense comme vous que la Sainte Inquisition a eu en vue, dans sa proposition 6, mon discours de Toulouse ; mais si je suis *in eadem damnatione*, vous êtes visé plus que moi.

---

<sup>64</sup> « La méthode... », *LEE*, p. 293.

<sup>65</sup> « La méthode... », *Ibid.*, p. 295.

<sup>66</sup> Décret *Lamentabili sane exitu* du 3 juillet 1907, publié le 17 dans l'*Osservatore romano*.

<sup>67</sup> Mise au point publiée le 24 juillet dans l'*Univers* et dans *La Croix* et le 27 dans la *Semaine religieuse* d'Albi.

Assurément, on a dénaturé ma pensée, comme on a dénaturé la vôtre dans beaucoup de propositions. Les rédacteurs théologiens ont habilement rédigé leurs propositions, dosé avec art l'exactitude et l'inexactitude, de façon à garder une porte de sortie en cas de danger. Ils n'ont oublié ni l'aventure de Galilée, ni celle plus récente, des Trois Témoins célestes. [...] Vous êtes plus qualifié que personne pour faire un commentaire *éclairé des 50 propositions qui vous concernent*<sup>68</sup>. De mon côté, je défendrais volontiers, s'il y a lieu, mon discours de Toulouse, dont je maintiens toutes les idées<sup>69</sup>.

Du point de vue qui nous occupe ici, cette revendication de maintenir toutes les idées avancées en 1901, en dépit du fait que certaines sont recensées parmi les opinions réprouvées est intéressante. Elle montre que pour Mgr Mignot, la vérité est difficilement objectivable. D'un côté, il reconnaît implicitement la paternité desdites idées mais dans le même temps, il dénie l'interprétation qui en est faite par Rome et il se retranche, comme Alfred Loisy dans l'avant-propos de *Simple réflexions*, sur le fait que « les rédacteurs pontificaux ont interprété fort peu exactement les écrits dont ils ont voulu résumer l'enseignement<sup>70</sup>. » C'est que pour l'archevêque d'Albi « on ne sait pas apprécier combien il en coûte pour trouver la vérité ! [...] Il n'est pas si aisé de (la) trouver et l'on est pas si impardonnable de la perdre<sup>71</sup>. »

Il est temps de conclure. Dans le commentaire qu'il fait dans ses Mémoires de l'article écrit par le baron von Hügel au lendemain de la disparition de l'archevêque<sup>72</sup>, Alfred Loisy écrit : « L'essentielle différence entre nous pourrait bien avoir été, en effet, que je ne me suis jamais fixé un point d'arrêt dans le travail de ma pensée ; l'archevêque voulait s'en tenir aux dogmes définis<sup>73</sup>. » Si Mgr Mignot acceptait l'idée d'une interprétation nécessaire des dogmes, il ne pensait pas, à la différence de l'exégète, que cette transposition « dispenserait d'attacher à ceux-ci un sens immuable<sup>74</sup>. » Il persistait à penser qu'il y avait une « immuable vérité du dogme. » Mais cette vérité n'était pas une donnée immédiate, ne serait-ce que parce qu'elle s'était manifestée dans l'histoire et qu'on ne pouvait donc l'atteindre qu'empiriquement. En dépit des injonctions romaines, il persistait à considérer que la tâche de la théologie était bien de découvrir « l'aspect qui la rend accessible aux intelligences

---

<sup>68</sup> C'est ce que fit Loisy dans *Simple réflexions sur le Décret du Saint-Office Lamentabili sane exitu et sur l'Encyclique Pascendi dominici gregis*, Ceffonds, 1908, 279 p.

<sup>69</sup> Mgr Mignot à l'abbé Loisy, 1<sup>er</sup> août 1907.

<sup>70</sup> *Simple réflexions*, op. cit., p. 20.

<sup>71</sup> *Études sur les évangiles*, 1880, f° 58, ADA, 1 D 5-04.

<sup>72</sup> « Eudoxe Irénée Mignot » dans la *Contemporary Review*, 1<sup>er</sup> mai 1918, t. CXIII, p. 519-526, traduction française par l'abbé de Lacger dans la *RCF*, 1<sup>er</sup> juin 1918, t. XCIV, n° 561, p. 347.

<sup>73</sup> A. Loisy, *Mémoires*, t. 3, p. 360-361.

<sup>74</sup> A. Loisy, *Mémoires*, t. 2, p. 621.



contemporaines » et donc d'opérer « la synthèse des données de la foi d'une part, et de l'autre, des idées directrices de l'esprit humain à tel ou tel moment de son histoire<sup>75</sup>. »

Mgr Mignot est donc à la fois proche et distant d'Alfred Loisy. Proche en ce sens qu'il admet volontiers que le dogme n'est que l'explicitation autorisée des assertions de la foi. Distant sur ce que sont ces assertions. Pour Loisy, elles sont une construction de la conscience religieuse prenant place dans l'effort des hommes vers le vrai et le parfait. Pour Mgr Mignot elles découlent des manifestations dans l'histoire d'un ensemble de faits dont la cohérence témoigne d'une volonté directrice. C'est qu'il réaffirme encore dans la dernière phrase qu'il écrit à Alfred Loisy un mois avant sa mort : « Je reste toujours *cause finalier* ; quoiqu'on dise, je crois à une raison intelligente et consciente des choses<sup>76</sup>. »

Il n'en demeure pas moins qu'il aurait pu dire de la vérité, ce que Loisy disait de la Bible dans le fameux article de 1893 qui mit le feu aux poudres<sup>77</sup>, à savoir qu'un « livre absolument vrai pour tous les temps serait, s'il pouvait exister, incompréhensible pour tous les temps », qu'une vérité absolument vraie pour tous les temps serait, si elle existait, incompréhensible pour tous les temps.

Louis-Pierre Sardella

Lyon, octobre 2003

---

<sup>75</sup> Préface aux *Études du clergé* de J. Hogan, p. 7.

<sup>76</sup> Mgr Mignot à Alfred Loisy, 15 janvier 1918.

<sup>77</sup> *L'Enseignement biblique*, 1893, 6, p. 1-16.